

L'ŒIL ÉTONNÉ

Exposition du 18 octobre
au 20 décembre 2014
Les Pénitents Noirs - Centre d'Art
Aubagne

ISBN : 2-911375-27-0
4^{ème} trimestre 2014

Page de couverture :
PARIS

L'ŒIL ÉTONNÉ

Christian RAMADE
Photographies

Textes
Bernard Muntaner



ÉDITIONS MUNTANER



L'ŒIL ÉTONNÉ

Photographier c'est voler 1/125^{ème} de seconde au temps. C'est capturer un présent qui n'est déjà plus là. C'est aussi créer un espace de pérennité offert à la contemplation de l'image. On photographie pour ne pas oublier. On photographie pour archiver des souvenirs. On photographie pour faire comme tout le monde : ramener des traces de voyages, de vacances, d'amis, de familles. Photographier est un acte banal et populaire. À l'heure du numérique, ce n'est plus une image souvenir sur une pellicule de 36 poses, mais des images prises en rafale comme un besoin hystérique de « vouloir avoir » le temps qui passe. De ce fait, la photo est une grande vanité du monde moderne, et ce, dès sa création au XIX^{ème} siècle. Rester présent au delà de la disparition, qu'il s'agisse d'un paysage urbain, de campagne, ou d'une personne célèbre ou anonyme, le projet induit est « d'empreinter » pour faire du reste.

L'exposition s'ouvre sur une grande image qui est un portrait du photographe en noir et blanc pris en radiographie et qui le représente le visage faisant corps avec l'appareil, comme si son œil et l'objectif ne faisaient qu'un : une excroissance, un « appendix » vissé au regard. Cette photo prise au rayon X pourrait rappeler que l'expression « passer aux rayons X » est une manière d'aller voir ce qui se cache derrière les apparences : interroger, se rapprocher du secret de la création photographique. Mais le Roi est nu, et le spectateur aussi. Le dévoilement de la radiographie ne dit rien d'autre que du tangible, du physique, de l'os et du métal, de la transparence et de l'opacité. Mais il est dit aussi qu'il faut un crâne (la pensée) et un appareil photographique (le médium), pour faire des photos.

Les photographies de Christian Ramade, présentées dans l'exposition, se caractérisent, dans un premier temps, par des télescopages de signifiés. Il ne s'agit pas de « Voir » en photographie, mais aussi de « Faire voir ». Faire voir ce qui nous échappe, ce qui est dans le champ du visible, et qu'on ne voit pas forcément. C'est ce qu'on peut demander à un créateur, un artiste, un poète : de « nous rendre voyant ». Dire « Ça, je ne l'aurais pas vu ! », est une première communion avec une image.

Dans les six parties de l'exposition

- **Le portrait définitif**
(les vanités)
- **Le murmure des murs de rue**
(la fulgurance de l'illusion)
- **Le musée amusé**
(voir et être vu)
- **L'écrit à la Lettre**
(le poids des mots)
- **L'antiquité pillée**
(l'usurpation des modèles)
- **Le Sacro Monte d'Orta**
(un théâtre de Terra cotta)

Christian Ramade fait se rencontrer des analogies formelles qui expriment des incongruités, de l'humour, de la dérision, et autre absurdité, aberration, extravagance, incohérence, contradiction, moquerie, loufoquerie, non sens, tout un ensemble de situations qui nous met à distance des sujets pour mieux en savourer la judicieuse inconvenance jubilatoire. Égratigner l'image, en saisir les jeux de mots et les jeux visuels, en chercher ses règles, oser manipuler cette image qui nous manipule tant, en grande magicienne qu'elle est. « Les faux semblants » qui

sous-tendent la plupart des photographies, expriment la magie de l'image qui nous fait croire l'incroyable.

La deuxième partie est réservée à Orta. Sur un sommet qui domine le lac d'Orta entre la Lombardie et le Piémont sur le mont sacré d'Orta, se succèdent vingt chapelles qui réunissent un ensemble de terres cuites grandeur nature de personnages qui ont jalonné l'histoire de Saint François d'Assise, lequel est représenté dans tous ces lieux, de sa naissance à sa canonisation.

Nous nous trouvons devant des scènes de théâtre où se jouent des représentations empreintes d'historicité et d'imaginaire que l'on peut aisément associer à la confrérie des multiples santons, véritable patrimoine, que la ville d'Aubagne ne cesse de produire et de soutenir.

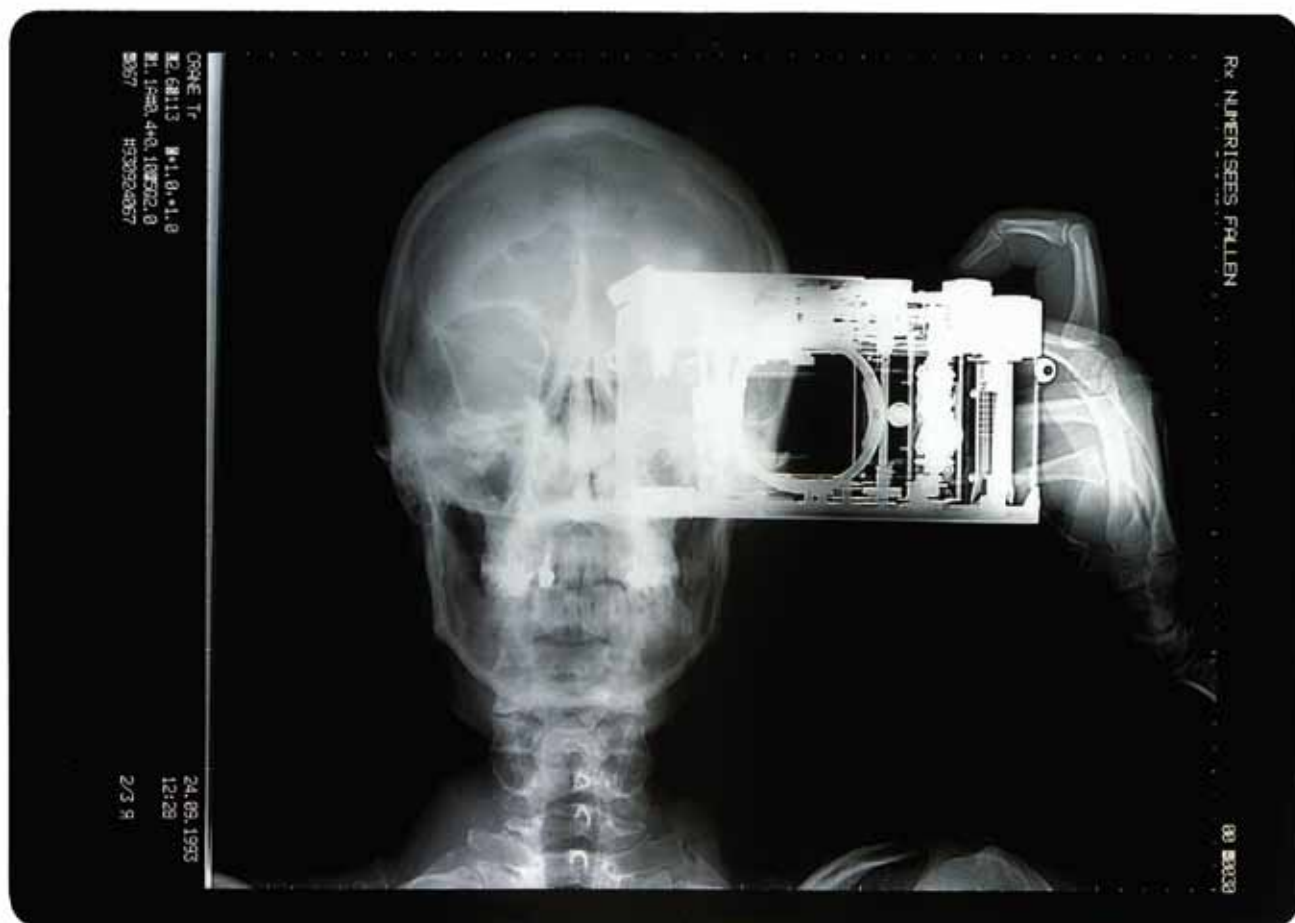
Bernard Muntaner
Commissaire de l'expositionw



Le portrait définitif *(les vanités)*

Une photographie dit que ce que je vois a été. L'entrée de l'exposition est centrée sur la perte, le passé, la disparition, la mort, avec comme accompagnement de signifiés : l'éléphant empaillé « Poupoule », du zoo de Marseille, le crâne hydrocéphale d'un ancien bedeau de cette même ville, une pomme mangée, non pas par Adam, mais par un sémiologue en appétit de sens. Une façon de « manger la pomme » pour acquérir la Connaissance, qui nous renvoie bien à la vanité qui nous a chassé de l'Eden. L'Eden, qui fut aussi le nom du premier lieu à accueillir le cinéma des frères Lumières à La Ciotat, et dont Christian Ramade a recueilli les dernières traces visuelles avant sa rénovation récente.





MARSEILLE
AUTO-PORTRAIT AU LEICA

Le murmure des murs de rue

(la fulgurance de l'illusion)

La rue est un grand théâtre si on sait la voir différemment d'un lieu dans lequel on déambule pour aller d'un point à un autre. La rue est un contenant et un contenu. Les immeubles, les trottoirs, les feux de signalisations, les enseignes de magasins, les néons, les affiches, les bus, les voitures, les gens qui marchent et qui s'arrêtent pour discuter ou demander leur chemin, immobilisés devant les vitrines. Qu'ils soient vieux, jeunes, enfants, habillés de façons diverses et variées, tous ces fourmillements visuels qui accaparent notre regard sont des acteurs de scènes de vie toutes plus singulières les unes que les autres. Christian Ramade a une double vue, il voit le fond et la forme, le décor, et l'acteur. Les fonds de scène, qui seraient les affiches sur les murs, s'associent, selon leurs signifiés, aux passants pris en flagrant délire de conjonctions humoristiques, créant des situations surréalistes, improbables, poétiques et divertissantes. Il y a dans ces photos une surprise, un étonnement où s'engage une histoire que l'on peut extraire des images pour en faire un petit conte savoureux.





NICE
LA CIOTAT

Marcher sous la pluie

Il pleut, le sol est mouillé et le parapluie nous le confirme. Les courbes claires du pavage du sol font écho aux baleines du parapluie. On perçoit bien qu'il y a de l'aller-retour dans cette image. L'image reproduite sur cette protection synthétique qu'est le parapluie, est une scène de personnages marchant sous la pluie, sur des pavés fort ressemblant à ceux sur lequel se trouve le photographe, car, à part lui, la rue est déserte. Il faut dire que nous sommes en Provence, et que la pluie contrarie les sorties de chez soi. La scène figurée sur le parapluie, elle, se passe à Paris. Normal, diriez-vous alors, qu'il y ait du monde dans la rue. Il pleut sur, et sous le parapluie. Quand on aura dit que le tableau référencé est une œuvre de Caillebotte, et que le « caillebotis » est une claie, un treillage laissant s'écouler l'eau (!), on mesurera la dimension cocasse d'une telle protection. S'abriter de la pluie sous l'image de la pluie.





Ne pas faire de vague

« Faux-semblants », La plupart des titres des photos de Christian Ramade se nomment ainsi, suivis du nom de la ville où elles ont été prises. À Marseille, les embruns éclaboussent l'esprit. Le sol semble un bout de quai d'où l'eau surgit violemment. Mer force 7 ! Pas encore un tsunami, même si ça se bouscule dans notre esprit qui cherche à s'affranchir de cette connotation étrange. Ce n'est qu'une peinture qui nous fait réagir, ainsi que le fait cette dame. Elle est tellement imprégnée de l'émotion que l'image lui procure qu'elle en a reçu même des éclaboussures vertes, blanches, et bleues sur sa robe d'été. La bouche d'incendie reste dans une immobilité muette sur son pied arrosé d'écume claire. Ce contenant comprime l'eau jusqu'à son jaillissement. Mais il n'y a pas le feu. Il n'y a même pas d'eau, le Tsunami n'est que paravent de papier... Lapalissade fait toujours rire...





SANARY
PARIS
MARSEILLE









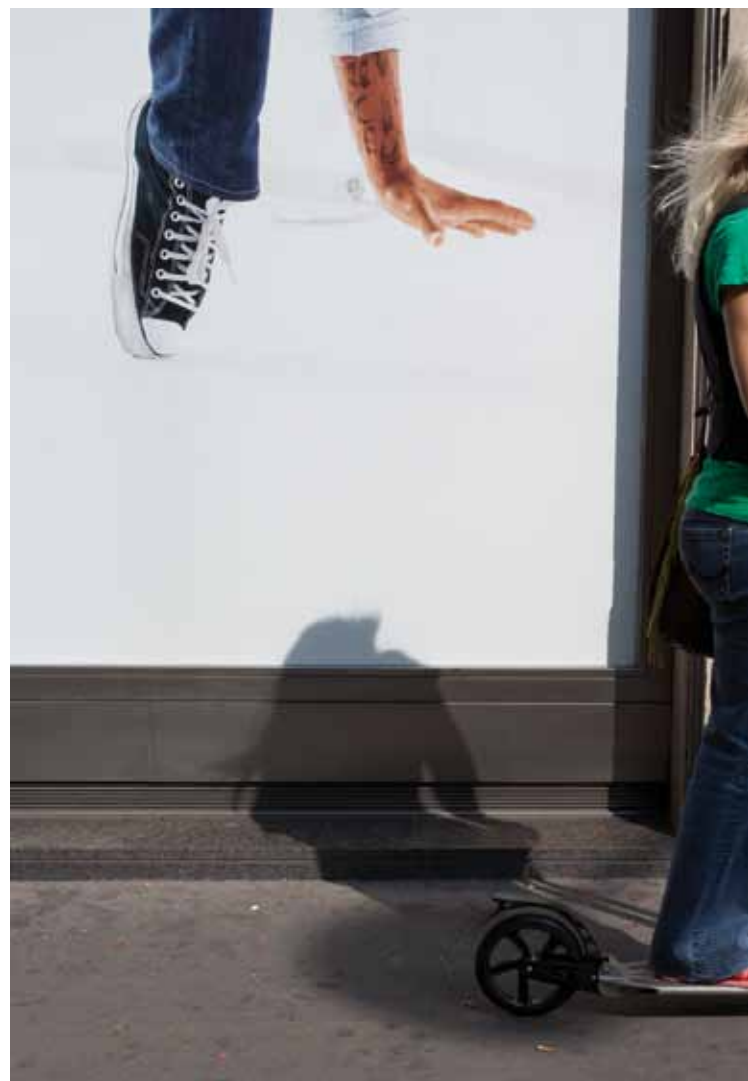




PARIS















Le musée amusé

(voir et être vu)

Quand on va au musée, c'est pour voir des tableaux. Non seulement on peut en voir, même derrière une multitude de badauds immobiles, mais on peut voir, devant soi, se dérouler des scènes de genre qui ne doivent rien aux scènes du XVIII^{ème} siècle. Christian Ramade nous fait voir ceux qui regardent. Le regardeur regardé dans son attitude contemplative éphémère. Et nous apercevons du mimétisme dans les gestes, les couleurs, comme si le tableau descendait de son châssis pour habiller le spectateur de ses particularismes. « *Qui se ressemble s'assemble* » a-t-on l'habitude de dire, il ne sera donc pas étonnant de voir associées des analogies, des similitudes, qui pourraient être la copie quasi conforme de l'œuvre que le spectateur regarde. S'habiller d'un tricot rayé « *raconte* » ce que nous sommes d'une certaine façon. S'arrêter devant un tableau fait de rayures, c'est se rencontrer encore et autrement. Peut-être dans une œuvre d'art ? Ce que nous aimons est un miroir. C'est une relation intime dans un va-et-vient insensé.













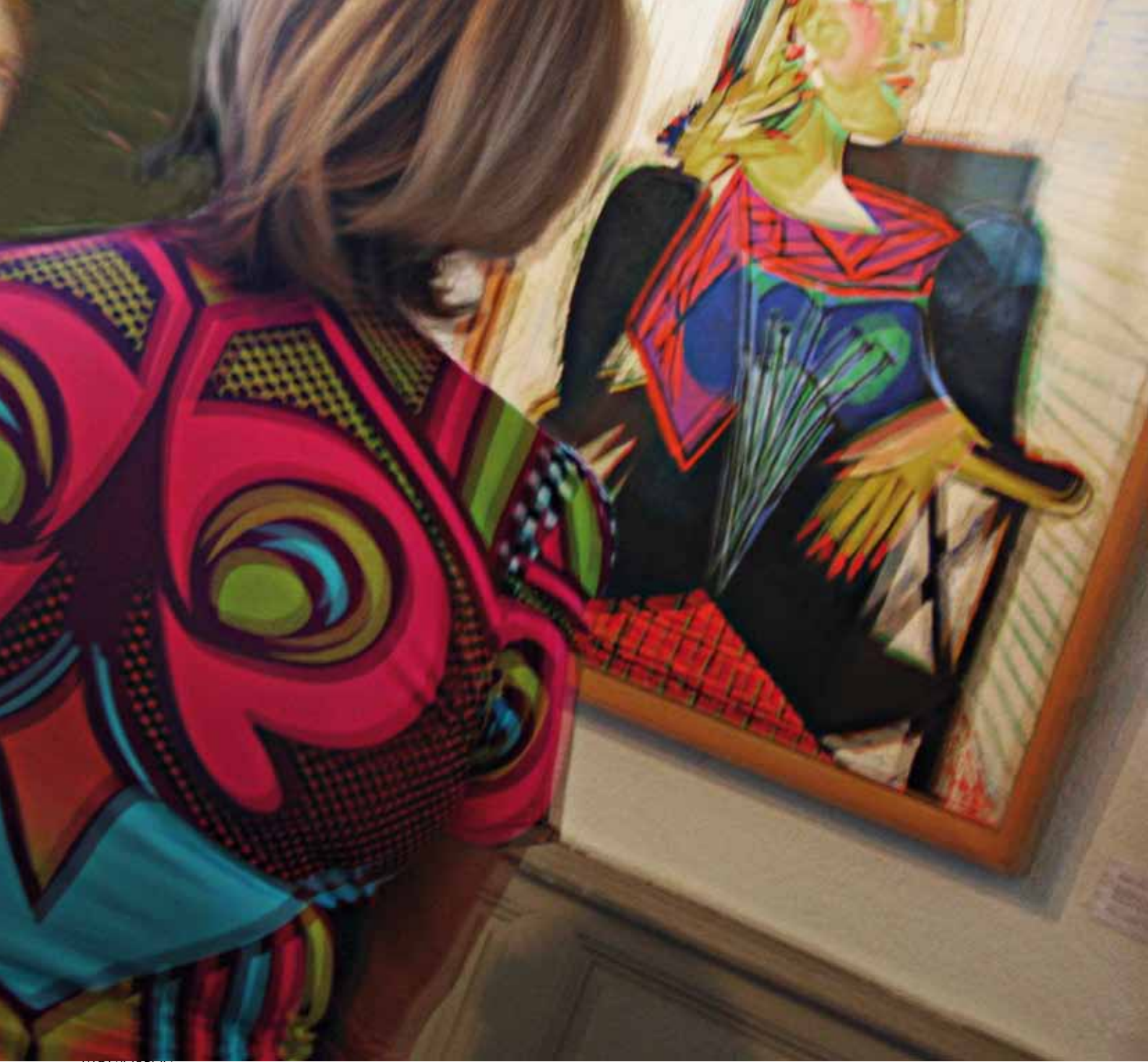
Faire bonne impression

« C'est le regardeur qui fait le tableau »,
dixit Duchamp. On dit aussi « il faut s'imprégner de
la peinture, fréquenter les œuvres d'art, les faire
siennes ». On dit encore que « contempler c'est re-
créer », que « l'on est un peu, pendant un moment,
l'artiste créateur »,.. Un peu Picasso donc. On dit...
On dit beaucoup de choses sur la relation intime
qui s'opère entre l'œuvre et le spectateur, de la fu-
sion à la confusion. Mais que ne ferait-on pas pour
le démontrer ? Il y a des regardeurs caméléons qui
s'impriment de ce qu'ils voient.



MONTAUBAN











PARIS
MARSEILLE
PARIS
PARIS





L'écrit à la Lettre

(le poids des mots)

L'écrit informe, renseigne, raconte, signifie. Qu'il soit dans un livre, une affiche, une enseigne, il nous parle, et parle de nous. L'Eden, ce mythique cinéma où se projeta le premier film des frères Lumière à La Ciotat, est lié à une histoire patrimoniale mondiale celle de la naissance de l'image animée, et de ce qu'elle a pu signifier, puis raconter ensuite avec l'ajout du son. Retourner sur ces lieux émouvants qui vont disparaître de sa configuration ancienne, invite à sa mise en souvenir dans des images, ce qui est un juste retour des choses. Christian Ramade parcourt les espaces abandonnés depuis des dizaines d'années, et, tel un archéologue, va documenter à partir de vestiges matériels des moments de vie, que plusieurs personnes encore vivantes ont connus, pour les donner à voir aux plus jeunes. Les lettres EDEN posées au sol en disent long de la lassitude du mot à attendre sa réhabilitation. Une écriture de lumière suspendue dans l'espace apparaît comme un fantôme du lieu. Les encadrements des portes des loges ont été soulignés eux aussi par la graphie d'un trait de lumière. *Écrire avec la lumière* est bien ce que veut dire le verbe *Photographier*.





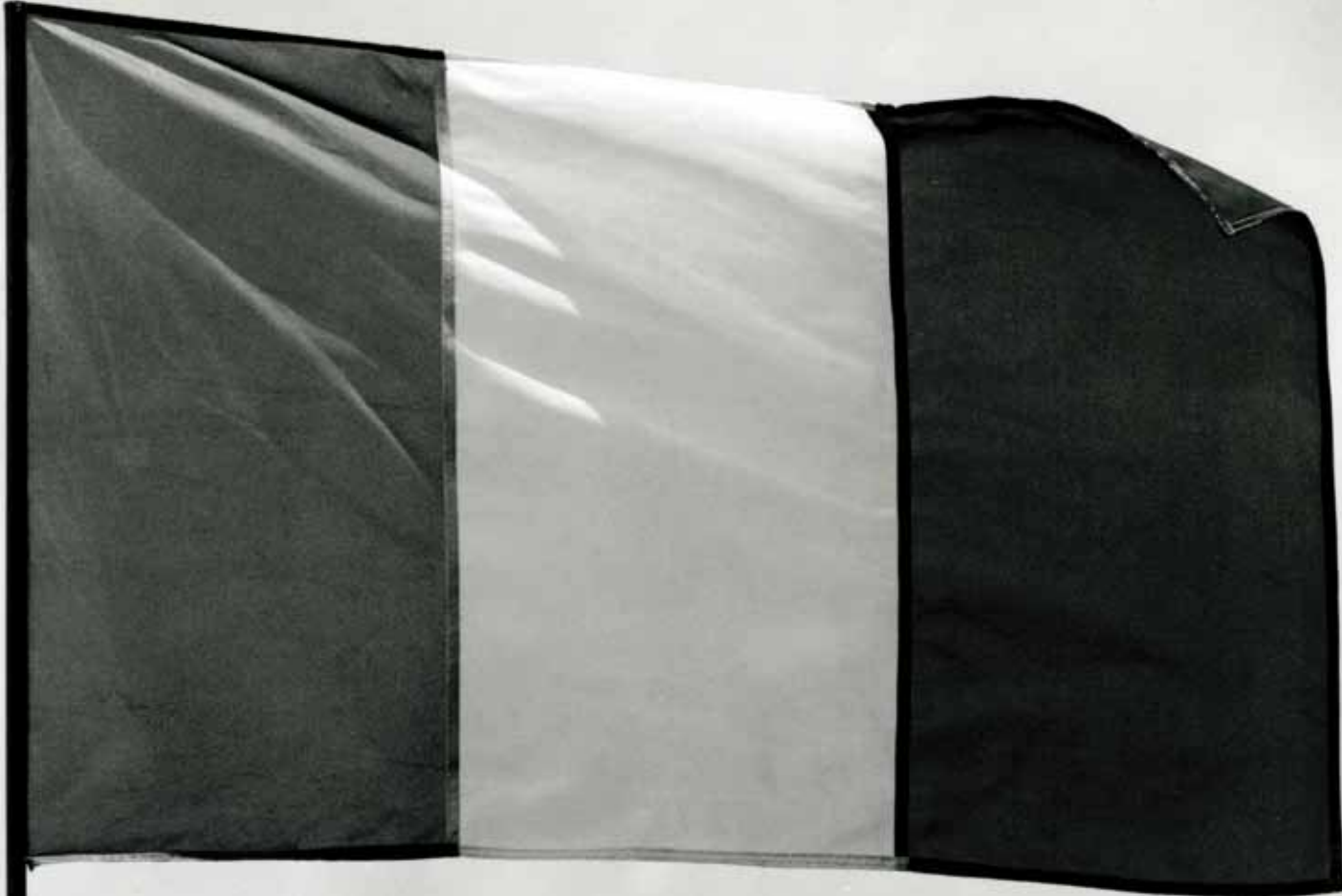




Sous les drapeaux

« *Ceci n'est pas un drapeau italien* » ! Et, d'ailleurs, ce n'est même pas un drapeau, puisque c'est la « *photo* » d'un drapeau. Ramade plagie volontairement la phrase du tableau de Magritte « *Ceci n'est pas une pipe* ». Une photographie, comme une peinture, n'est pas la réalité de ce qu'elles représentent, elles sont tout au plus un double identifié en *re-présentation*. Mallarmé disait de façon similaire « *le mot couteau ne coupe pas* ». L'écrit, la parole, le langage visuel met à distance (et dans un ailleurs), ce que nous côtoyons dans le réel. La photographie est la première technique la plus fidèle pour traduire en deux dimensions ce que l'on a devant les yeux. Mais il n'est pas question, dans la photo du drapeau, de discours sur la représentation du réel, et de ses simulacres. La phrase renvoie à la différence entre le noir et blanc et la couleur, de ce qui se gagne et de ce qui se perd. Le noir et blanc serait à la couleur ce que la couleur est au réel : une supercherie. Toute couleur a sa correspondance en valeurs de gris. Un rouge donnera un gris foncé, un jaune un gris très clair. Mais voilà : deux couleurs complètement opposées peuvent avoir la même valeur de gris lorsqu'elles sont traduites en noir et blanc. Il va se créer alors une confusion d'identification des couleurs, et, par là, une impossible reconnaissance de celles-ci et de leurs fonctions sémantiques. Dans l'indistinction des couleurs il y a la dissolution du sens. La photographie noir et blanc est une amputation visuelle, une « image daltonienne ». Christian Ramade souligne avec humour ce grand écart.





Ceci n'est pas un drapeau italien.



SANTA MAGHERITA
PARIS
SAINT PAUL DE VENCE







MARSEILLE



Germaine et l'hôtel Nord-Pinus
ARLES



L'antiquité pillée

(l'usurpation des modèles)

Le Modèle est celui qui nous conduit, qui nous dirige, que l'on suit et qui nous fascine par sa façon attractive d'anticiper nos demandes. Le Modèle définit un canon, celui de la beauté par exemple, définit des règles de composition qui peuvent donc changer au cours du temps, des époques, et des sociétés. Il est toujours le phare qui éclaire et fait agir. L'antiquité, laissée quelques siècles dans l'oubli, a retrouvé sa puissance d'exemple à la Renaissance. Elle est devenue le questionnement esthétique et philosophique de l'homme Renaissant, et a produit de nouveaux modèles.

Les modèles qui sont faits pour être copiés sont faits aussi pour être dépassés, mais également pour être combattus. La copie et la réplique en réduction, avec leur part d'approximation dérisoire, de déplacement ironique et humoristique, donnent, aux grandes figures de l'antiquité et de la Renaissance, une popularité vulgaire qui les soustrait de l'Olympe des statues. L'ersatz, la reproduction même la plus fidèle, renvoie à notre impossibilité à toucher le génie initial. La reproduction en plâtre ou en résine des sculptures emblématiques renvoient à notre pauvre condition de consommateur. Entre le modèle et sa copie se manifeste une incongruité perverse assumée sur les marchés pour touristes. Si l'antiquité a été pillée à l'époque des fouilles archéologiques, les marchands du temple ont dépouillé les originaux de leur pensée primordiale, pour en faire une exécration à trois sesterces.





FLORENCE
ROME

L'art de l'approximatif

On ne sait plus où l'on est. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. C'est qu'ils sont plus que petits ces *santibellis* ! Ils sont réduits, et multipliés ! Longue variation sur un même thème, à travers les matériaux, les couleurs, les dimensions. La translation que le photographe met au point entre le premier et le second plan crée la confusion des espaces en les réunissant. Les sculptures sur la façade du fond paraissent de la même grandeur que les statuettes pour touristes, au point de les imaginer situées sur la même étagère. Entre réel et kitsch, l'original et sa copie, l'inaccessible et son compromis décliné, se joue ici la vanité de la représentation, que Pascal dénonçait ainsi : « *Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux* » Le simulacre, l'ersatz sont toujours un viatique mental, une extrapolation, du, et vers le référent, avec ses propres limites et son retournement. Ce qui fait dire à l'acheteur, parlant de l'objet qu'il tient dans ses mains : « *Regarde comme c'est bien fait !* ». Il regarde la statuette réalisée en poudre de marbre. Comme de la poudre aux yeux, il y a dans la copie imagée, une réalité pervertie, un aveuglement au point d'entendre dire encore cette aberration : « *Cette fleur est tellement belle, qu'on la dirait artificielle* » (!) Le monde à l'envers.





La vision mimétique

« *Artialiser* » la nature. Mais qui, du tronc (de l'arbre), ou du tronc (de la femme) artialise l'autre ? Le premier est façonné par le vent, les intempéries, l'autre est façonné par l'artiste, par son tempérament. L'arbre trouvera sa courbure naturellement, la sculpture cherchera sa courbure dans la nature du corps, et de ses référents grecs.

Ce couple que nous avons devant les yeux, végétal-minéral, animal-humain ainsi formé, est tourné vers la mer. Un bateau au loin semble se diriger vers des pays méditerranéens : la Grèce ? La croisière de rêve, l'exotisme..., mais pas pour eux qui restent à terre. Ils ne partageront ensemble que la présence du soleil.



ROME
BEAULIEU SUR MER













ORTA







L'interdit et la transgression

Au début des années 80, je réalise une importante série de photographies prises à travers grilles, barrières et obstacles de toutes sortes ; au premier plan, recouvrant tout le cadre de l'image, un grillage de préférence flou qui sert de canevas à l'arrière-plan ; cette grille sépare ainsi deux espaces distincts : le premier dans lequel se trouve le photographe (à fortiori le spectateur) et le second placé derrière. Cette grille est aussi un élément qui permet à ces images de retrouver l'illusion de la troisième dimension, espace perdu par l'empreinte photographique. Placée au premier plan, cette barrière banale agit comme le repoussoir des tableaux du XV^{ème} siècle. D'une manière moins formelle, ces obstacles peuvent aussi être interprétés comme l'indication de l'interdit et le plaisir de la transgression. Cet étrange couple complémentaire, la psychanalyse les a réunis au dix neuvième siècle et l'art en a fait ses deux thèmes centraux.

Entre 1990 et 2000 je collabore avec les Nations Unies dans le cadre des 100 sites historiques de la Méditerranée. Ces reportages axés sur l'environnement urbain et périurbain des villes méditerranéennes (Istanbul, Barcelone,



Athènes, Thessalonique, Alger, Tunis, Fès, Meknès, Santorin, Rome, Florence) me donnent l'occasion de repenser la question de l'espace dans le paysage photographique. Pendant ces années, je m'applique à faire disparaître les grilles et les barrières tout en gardant l'illusion de l'espace. Cette recherche du réalisme (à ne pas confondre avec le photoréalisme actuel et la 3D) me conduit à repenser mes images. La photo étant le médium qui entretient les relations les plus étroites avec la réalité du vu, elle se définit avant tout par son ambiguïté ; c'est par là qu'elle va piéger le spectateur, dont le regard va perdre pied, confronté aux rapports des trompe-l'oeil avec le réel et à la mise à l'épreuve du faux et du vrai. C'est sur ces réflexions que j'ai commencé ma série sur "les faux-semblants", série que je poursuis toujours. Il s'agit d'un travail sur la représentation ou plus exactement sur les mécanismes de la représentation ; c'est un itinéraire qui va englober la photographie, mais également la peinture, la sculpture, la statuaire, l'affiche, les murs peints, la taxidermie, la céroplastie, les miroirs...toutes les manières de représenter le réel et de le mettre en "abîme" dans une image photographique.

Au cours d'un voyage italien, je découvre le lac d'Orta. Niché au pied des Alpes il exprime le sentiment romantique par excellence, ses

paysages sont dignes des toiles de Gaspard David Friedrich. Une promenade sur la presqu'île qui surplombe le petit village d'Orta San Giulio me conduit jusqu'aux vingt chapelles du Sacro Monte. Une fois passé sous leur porche je découvre des grilles, des claustras et des moucharabiehs qui interdisent d'aller plus avant : voilà de quoi faire resurgir mes vieux démons photographiques.

Devant ces barrières, le regard peine à s'immiscer et à s'habituer à la pénombre des chapelles qui à ce jour ne sont pas éclairées. Cet univers gothique semble avoir inspiré les romans d'Ann Radcliffe, de Bram Stoker ou les films de la "Hammer Production". J'ai la certitude qu'une nouvelle série de photographies s'impose. Le projet prend rapidement corps ; j'obtiens enfin les autorisations pour pouvoir pénétrer dans les chapelles. Derrière les grilles m'attendent les "gens d'Orta": des centaines de sculptures grandeur nature ; les modèles furent bien souvent les villageois de l'époque. Ces personnages orchestrés dans une scénographie savante sont d'un réalisme saisissant ; même les figures statiques révèlent une propension au mouvement. Les corps des modèles représentés sont parcourus par des tensions et dans des poses qui semblent impossibles à tenir autrement qu'à travers l'instantané photographique. Le doute s'installe entre la réalité et l'artifice de la scène, ces





personnages ont-ils croisé "Méduse" ou "le diable" des "Visiteurs du soir". Cependant cette magie est fragile et précaire, elle dépend d'un angle de vue très limité: celui qu'ont les spectateurs derrière les grilles. Au delà de cet angle, en passant derrière les statues tout cet univers bascule brutalement dans le chaos et la confusion. Les couleurs s'éteignent et ces merveilleux faux-semblants ne sont plus qu'artefacts : l'envers du décor est un désordre impressionnant : bois, ferrailles, briques, plâtre, évoquent un atelier d'art brut. Les faces cachées des statues sont parsemées de trous béants ; ainsi décérébrés et éviscérés ces personnages évoquent les anatomies du musée de la Spécola à Florence. Pourtant en franchissant les grilles, tout s'est passé comme si ma présence avait troublé l'ordre sacré des chapelles. Trop tard pour revenir en arrière, c'est par le biais des images que j'essaye de vous faire partager ma transgression : désormais vous ne verrez plus ces chapelles comme avant.

Christian Ramade Avril 2010

(Postface du livre « Les trésors cachés du Sacro Monte d'Orta »)
Éditions Musée Regards de Provence 2003



















Christian Ramade

Né à MARSEILLE, depuis 1980 il se consacre à l'image créative en couleur. Il collabore pendant dix ans avec le réseau des «100 sites historiques de la Méditerranée » (Nations unies), crée le festival «Aubagne en vue», anime de nombreux stages (à Arles entre autres), dirige une collection « textes avec vues » et collabore régulièrement avec le mensuel « Réponses Photo ». Il a exposé en France et à l'étranger et publié une douzaine de livres de photographies.

Christian Ramade réside en Provence

PRINCIPALES EXPOSITIONS :

2014 Galerie Nouvelles Images, Scribe. Paris

2013 Aix en Provence, musée des tapisseries

2011 Musée des sciences Turin

2010-2011 Le Sacro Monte d'Orta, Fondation/Provence Palais Carli, Marseille

2009 Centre art Sébastien Saint Cyr/mer

Fondation/Provence Palais Carli

2008 Hambourg Institut Français - Musée ARTEUM Chateuneuf le Rouge - Eglise des pénitents La Ciotat - Château de Bouc Bel Air (sept) - Musée des tapisseries Aix en Provence (oct.).

2006- 2007 Citée des métiers Marseille 16-27 avril - Galerie Martin-Dupont Marseille

2005 Valencia (Espagne) Institut Français - Galerie Claire Laurin Aix en Provence

2002 Cassis : à propos de Virginia Woolf - Le train bleu, Paris - Le Forum des Halles.Paris

Avant 2000

Paris photo 1999 (gallery Fovea) - Galerie Ken Damy, Milan - Photogallery, Brescia - Galerie Rondanini, Rome - Galerie Arena, (Ecole.Nat.Photo). Arles - Centre Culturel Français, Alger - Palais Longchamps, Marseille - Galerie Rosamilia, Castel San Giorgio - Galerie de la FNAC, Marseille - Palais Dar Lasrham, Tunis.(T) - Dresdner Bank, Hambourg - Hotel Nord Pinus, « Rencontres d'Arles» - Espace Ecureuil, Marseille - Hotel de ville, Le Mans - Henri Hammam Egli, Thessalonique - Consulat de France, Florence - Les Aubenades de la Photographie - Palais de l'UNESCO, Paris - 1ère 1e rencontres de Solignac - Musée d'art et histoire, Bormes les Mimosas - Virgin Mégastore, Marseille - Villa Arson , Nice - Galerie F. Bazile, Montpellier

LIVRES

« Marseille Vraiment », Edition CDE/JYM - « Escalé à Thessalonique », Edition DAC/AP - « Dye Transfert », 15 Porte-folio: NEW-YORK - « La part du ciel », (avec Fabienne Barre), Edition VOIR - « Le château Borély », Ed. Autre Temps.1999 - « Mekhnès cité historique », Ed: EDISUD/BELVISI.1998 - « Virginia Woolf à Cassis », Editon Images en manœuvres 2002 - « Marcel Pagnol à Aubagne », Edition Images en manœuvres 2003 - « Albert Cohen à Marseille », Edition Images en manœuvres 2003 - « Marseille : chemins d'intimité » Ed. Equinoxe 2004 - « Les trésors cachés du sacro Monte d'Orta » Ed Regard de Provence 2010 - Hotel Nord Pinus-Ed Equinoxe 2013

ACQUISITIONS

International institute of photographic arts (Californie) - Bibliothèque Nationale, Paris - Faculté de Parmes - E. N. P. Arles - Euromed - Arthothèque Anthonin Arthaud, Marseille - Institut français de Florence - Fondation « Regards de Provence » Marseille

STAGES & INTERVENTIONS

-Crée et dirige le festival « Aubagne en vue » de 1992 à 1997.
-Maître de stages aux « Rencontres Internationales de la Photographies » ARLES 1998.
-2002 Dirige avec Joëlle Gardes la collection « Texte avec vues » aux éditions « Images en Manœuvres ».
-Publie de nombreux articles dans la presse à propos de l'image.
-Intervenant à la « Faculté de droit d'Aix en Provence ». Master « droit à l'image » de N.Rouland
-Publications régulières avec le mensuel « Réponses Photo »

Site Internet: www.christian-ramade.com
e-mail : ramade.c@wanadoo.fr



REMERCIEMENTS

- À la Ville d'Aubagne pour son partenariat.
- Bernard Muntaner pour les textes
- Marc Chostakoff pour son soutien informatique
- Stéphan Muntaner pour ses conseils avisés
- Le Musée Regards de Provence pour son prêt d'œuvres
- Les Éditions Muntaner pour la mise en page du catalogue
- Les étudiants du BTS design graphique du lycée Saint Joseph Les Maristes à Marseille, et leurs enseignants, Fanny Reymond Tempier et Jean-Louis Garcin, pour leurs réflexions sur la scénographie

ACHEVÉ D'IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES DE CCI
XXXXXXXXXX
4 ÈME TRIMESTRE 2014

